



La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement: \$1.00 par an



SOMMAIRE.

Nos vœux à nos amis.....	
La Circoncision.....	***
Jésus outragé.....	HENRI BOLO
La Vierge Mère.....	S. M. B.
Une Fleur de Rome.....	LAURE CONAN
L'Harmonie dans ses rapports avec la Religion.....	MGR. J. S. RAYMOND
Pensées.....	***
La Légende de l'Enfant Jésus.....	
De profundis.....	
Ste. Catherine de Sienne.....	LAURE CONAN
Actions de Grâces.....	***
Nouvelles Religieuses.....	
Prières sollicitées.....	***

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

† L. Z. Ev. de St Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.

(Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.)

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1 PET. I. 18.19

1ère ANNÉE. ST-HYACINTHE, QcÉ., JANVIER 1895. No 10.

NOTRE HYMNE AU DIEU DE L'AUTEL, pour nos Bienfaiteurs, Amis et Abonnés.

Au jour de l'An Nouveau, sur ce trône de grâce,
Viens bénir nos Amis, Dieu de la Charité :
A tous les pas du temps, que chacun d'eux s'amasse
Un trésor pour l'éternité.

Si tu les vois pleurer, Jésus, sèche leurs larmes,
Si tu les vois souffrir, apaise leur douleur :
Si tu les vois heureux, mets de célestes charmes
Dans la coupe de leur bonheur.

Si, hélas ! oubliant leur grande destinée,
Ils attardaient leurs cœurs aux songes d'ici-bas,
Montre ta croix sanglante à leur âme étonnée,
Pour les ramener dans tes bras.

Rappelle-toi les dons de leur main fraternelle,
Ces deniers retranchés du fruit de leurs labeurs :
Par ton Sang Précieux, digne objet de leur zèle,
Sauve et bénis nos Bienfaiteurs.

Les Adoratrices du Précieux Sang.

LA CIRCONCISION

Première effusion du Sang très précieux de
Notre-Seigneur Jésus-Christ

I. REMARQUES

La Circoncision a été les prémices de notre salut, la première effusion du Sang qui rachète et régénère le monde, de ce Sang qui purifie nos âmes, leur rend l'innocence, les revêt de la céleste justice, les orne de grâce et de beauté, leur confère tout ce qui constitue une vie nouvelle, digne de la société des anges, de la béatitude du ciel, de la possession de Dieu même.

Ces fruits inestimables proclament bien haut combien ces premières gouttes du Sang de Jésus doivent nous rester à jamais souverainement chères.

Aussi, chaque année, depuis dix-neuf siècles, l'univers chrétien célèbre-t-il solennellement la glorification suave et touchante de cet événement, dans lequel, huit jours après sa naissance, le Sang de Jésus coula sous le couteau de la circoncision.

Cette fête, en effet, est d'obligation, à l'égal de celle de l'Ascension même : ce qui en indique le rôle éminent et la très haute importance dans l'économie de notre Rédemption.

Elle se célèbre le premier jour de l'année, et, ce qui est plus encore, l'ère chrétienne date de ce jour et y commence pour continuer jusqu'à la fin : de fait, le Sauveur a ainsi pris officiellement possession des siècles au moment où Il a commencé à répandre son Sang, recevant le nom de Jésus, par ce nom se révélant à la terre comme son Rédempteur et en inaugurant l'œuvre colossale.

Avec Marie et Joseph, avec les anges et les hommes, avec la terre et le ciel et les siècles, contempions, en ce jour, en ce mois et dans ce mystère l'auguste, et tendre Victime de nos

péchés et des péchés de tous ; adorons ses divines grandeurs, assistons au début de son immolation, voyons sa bonté, son éloquente douceur, son amabilité ravissante : tout se reflète sur son radieux visage portant les traits, les larmes et les charmes d'un enfant de huit jours, le plus beau des enfants des hommes ; tout y resplendit d'un nouvel éclat au moment où sa Mère-Vierge et Joseph l'offrent à la cérémonie sanglante et douloureuse.

Un verset de l'Évangile nous la raconte :

“ Le huitième jour, où l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, dit saint Luc, Il reçut son nom, le nom de Jésus, ainsi que l'ange l'avait appelé avant qu'Il fut conçu dans le sein virginal. ”

II. OFFICE.

En l'office de la Circoncision, antiennes, répons, versets et capitule, l'Église commente magnifiquement ce court récit évangélique : elle nous dit l'éternelle gloire de l'Enfant circoncis, son immense mission sur la terre et ses leçons immuables, celles de sa première immolation de jeune Victime déjà ensanglantée.

Au début du I nocturne, l'Enfant Dieu parle par son prophète : “ Le Seigneur me dit : Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré au jour éternel. ” (1).

Et le psalmiste poursuit : “ Il a établi sa demeure au sein de l'inaltérable lumière : Il brille de l'éclat de l'Époux, sortant radieux de la chambre nuptiale, procédant à la perpétuelle alliance de Dieu avec les hommes. ” (2).

“ Ouvrez-vous, ô portes inaccessibles du ciel, et le Roi de gloire y entrera triomphant, revêtu de la nature humaine immolée, amenant à sa suite tous les hommes rachetés, mortifiés, devenus ses semblables. ” (3).

(1) 1^{re} antienne, I noct.

(2) 2^e antienne, *ibid.*

(3) 3^e antienne, *ibid.*

“ Vous êtes beau, d'une beauté dépassant celle des enfants des hommes : vos lèvres, vos paroles, vos traits respirent la grâce, la suavité, la splendeur et l'amour. ” (4).

“ Que tout tressaille à travers ce monde pareil à une forêt dangereuse, que toute âme jubile en présence du Seigneur, parce qu'Il arrive, parce qu'Il est venu. ” (5).

“ Au commencement et avant tous les siècles, le Verbe était Dieu : et ce même Verbe, né de huit jours, est marqué aujourd'hui du sceau ineffaçable de Rédempteur du monde. ” (6).

“ Engendré avant la lumière créée et avant les siècles, notre Dieu Sauveur, bientôt après sa naissance, daigne nous donner les prémices de son Sang Précieux. ” (7).

“ A sa Circoncision comme à sa naissance, le chœur des anges répète son chant immortel : Gloire à notre Dieu, régnant sur le trône, et à l'Agneau si doux nous rachetant de son Sang. ” (8).

Le verset du III noct. nous dit : “ En ce jour le Seigneur a fait connaître le Sauveur qu'il a envoyé. ”

Et l'antienne du *Magnificat*, I vèpres. nous révèle le mobile de ce bienfait suprême : “ A cause de l'amour surabondant que Dieu nous a porté, y est-il dit, il nous a envoyé son Fils en la ressemblance de notre chair de péché et l'a chargé de nos péchés mêmes. ”

Le 1er répons du I noct. nous montre l'Enfant Victime sous le poids de cet accablant fardeau, appliquant à ce jour ces paroles du Précurseur : “ Voici l'Agneau de Dieu : voici Celui qui porte les péchés du monde ; voici Celui dont je vous disais : Il vient après moi, Il est fait avant moi : je ne

(4) 1ere antienne, II noct.

(5) 3e antienne, ibid.

(6) 1ere antienne, III noct.

(7) 2e antienne, ibid.

(8) 3e antienne, ibid.

“ suis pas digne de délier les cordons de ses chaussures. Je
 “ suis de la terre et mon langage est terrestre : Il est du ciel
 “ et au dessus de tous. ”

Le 2^e répons est un tressaillement d'allégresse éclatant
 en ces expressions véhémentes :

“ Un jour sanctifié a brillé à nos yeux : Venez, nations
 “ et adorez le Seigneur : car aujourd'hui une grande lumière
 “ est descendue sur la terre. C'est le jour que le Seigneur a
 “ fait : réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. ”

Le 3^e répons est le cri de la reconnaissance : “ Béni soit
 “ Celui qui vient au nom du Seigneur : C'est le Seigneur
 “ notre Dieu et Il nous illumine : réjouissons-nous en ce jour
 “ heureux que le Seigneur a fait. ”

Les répons du II et du III nocturne et les antiennes de
 Laudes sont en l'honneur de la Vierge Mère : ils dépeignent
 son bonheur et ses privilèges, expriment les élans de son ar-
 dent amour et la force des transports de son âme, en ce jour à
 jamais mémorable et pour Elle et pour nous.

Le capitule ramène vivement sur l'Enfant Dieu lui-même
 nos regards et nos cœurs :

“ En ce jour, y est-il dit, notre Dieu Sauveur est apparu
 “ plein de grâce à tous les hommes, nous instruisant tous par
 “ sa Circoncision, et nous apprenant, d'un côté, à bannir nos
 “ froideurs et à réprimer nos convoitises, de l'autre, à passer
 “ toute notre vie ici-bas dans la sobriété, la piété et la justice,
 “ celle qui vient de Dieu et conduit à lui, vivant ainsi dans
 “ l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement
 “ glorieux de notre grand Dieu et Sauveur qui, dès sa Cir-
 “ concision, s'est donné lui-même pour nous, afin de nous ra-
 “ cheter de toute iniquité et de se faire un peuple acceptable,
 “ régénéré dans son Sang, pratiquant les vertus, adonné aux
 “ bonnes œuvres. ”

III. MORALE.

Voilà les fruits abondants et les leçons si graves de la Circoncision de Jésus-Enfant.

Avant d'imposer à son propre Fils cette circoncision corporelle, durant deux mille ans Dieu l'avait imposée à son peuple, à titre de loi fondamentale, condition première et essentielle de son alliance.

Cette circoncision était si urgente pour les hébreux, parce qu'elle devait être plus significative pour nous : elle est, en effet, l'éloquente image et la vivante école d'une circoncision plus nécessaire encore, celle de l'âme et des passions, de l'esprit et du cœur.

St. Paul fonde, pour ainsi dire, là-dessus tout le christianisme, le dogme et la morale : il y revient souvent, y insiste presque en chacune de ses divines épîtres. La circoncision de l'esprit, c'est la docilité de la foi et la suppression de l'orgueil incrédule : c'est la soumission entière, humble, ferme, constante à toute vérité révélée, proposée par l'Eglise. La circoncision du cœur, c'est pour chacun d'abord la répression des inclinations mauvaises dans la mesure requise pour se sauver, puis une mortification plus grande, indispensable à la perfection.

Cela explique comment la circoncision corporelle de l'Enfant-Dieu a une place, une importance, une signification capitales dans l'œuvre de la Rédemption. Sa circoncision, c'est l'effusion première de son Sang réparateur, et ce Sang infiniment précieux est l'unique rançon de toute âme : il n'y a pas de rémission sans effusion de ce Sang.

Gloire donc à jamais à ce Sang adorable !

Et, à nous, grâce, miséricorde, lumière et paix durable, résultats assurés d'une circoncision exacte et généreuse de l'esprit et du cœur.

JESUS OUTRAGE

Le jour n'allait point tarder à paraître. A mesure que l'heure sanglante se faisait plus proche, les tigres qui tenaient leur victime se faisaient plus méchants.

Il était évident désormais pour la tourbe que Jésus était perdu d'avance et déjà condamné. Il n'y avait plus rien à craindre, partant plus à se gêner. C'était de la chair à outrages qu'ils avaient devant eux. Ils tenaient l'homme dont, naguère, on osait à peine toucher le vêtement, à peine baiser les pieds. Le prophète qui, depuis trois ans, remuait la Judée, devant lequel leurs maîtres à eux, réduits au respect, avaient plus d'une fois frémi d'impatience et de rage, ils l'avaient en leur pouvoir. Voilà donc celui que les Pharisiens invitaient à leur table, celui devant lequel le centurion avait fléchi le genou, celui auquel la foule avait fait des triomphes. La canaille ne peut laisser de tels honneurs impunis. . . Aussi pendant que les scribes et les pontifes délibèrent, les gardiens du prisonnier se mettent à l'œuvre.

On le bouscule, on le raille. Sur son visage, devant lequel les flots de la mer avaient retenu leur fureur et le soleil allait voiler ses rayons, la crapuleuse valetaille crache. . . Les coups de poing pleuvent. . . Ils l'accablent d'injures et infligent à son visage l'infamie des soufflets. . . Il ne suffisait pas pour ces bourreaux de bas étage de respirer et de frapper. L'enfer était derrière eux, cherchant dans la victime quelque chose de plus élevé et de plus divin, pour que le sacrilège des plaisanteries fût plus direct et plus formel. Les valets jetèrent donc quelque torchon sur la tête sacrée, afin de se jouer plus odieusement du prophète : ils frappaient, puis, au milieu d'éclats de rire et de blasphèmes sans nombre, ils disaient : " Devine, Christ, qui t'a frappé ? "

Et le Sauveur était heureux de nous donner, à travers ces outrages, la mesure de sa patience et de son amour pour nous.

Cependant le jour était arrivé.

Caïphe donna à tous les sanhédrins présents le signal d'entrer en séance dans la salle du tribunal. L'heure légale ne s'était que trop fait attendre.

Ces vénérables prêtres, majestueux bandits, prirent place sur leur divan. Jésus entrait, toujours garrotté

HENRY BOLO.

(*A continuer.*)

A LA VIERGE IMMACULEE, MÈRE DE DIEU

(*Suite*)

III

Les cieux ont fait silence et la terre sommeille,
 La Vierge d'Israël a prolongé sa veille,
 J'entends ses longs soupirs monter vers le Seigneur :
 " Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles,
 " Que la nue, embellie à des clartés nouvelles,
 " Pleuve le Juste, le Sauveur ! "

Les célestes échos ont redit tes prières,
 Et le sein rayonnant du Père des lumières,
 O Vierge, te remplit de sa fécondité :
 Sur ton cœur tressaillant un cœur divin palpite :
 Le Verbe s'est fait chair, parmi nous il habite,
 C'est le fils de ta pureté !

Salut ! Mère de Dieu, salut ! pleine de grâce,
 Tabernacle nouveau dont la splendeur efface
 Celle du temple de Sion !

Le Très-Haut te créa dans sa magnificence,
Pour faire de ton cœur l'Arche de l'alliance,
Le Trône du vrai Salomon !

Qui peut dire ta gloire, ô ma Mère bénie !
C'est Toi dont la substance alimente la vie
De Celui qui soutient le ciel !
Surtout, qui comprendra tes brûlantes ivresses
Lorsque tu vois bientôt s'offrir à tes caresses,
L'auguste Fils de l'Éternel !

Mon cœur n'a plus de voix, mon chant plus de symboles
Le silence et l'amour sont mes seules paroles
Devant ta sublime grandeur !
Mais, avant de quitter ma défaillante lyre,
Avec l'Église sainte, oh ! je veux te redire :
" Salut ! Mère du Rédempteur !

" Étoile de la mer, Porte de la patrie,
" Secours en ta bonté le peuple qui te prie,
" Relève les cœurs chancelants :
" Mère du Créateur, et Vierge toute pure
" Toi dont le privilège étouffe la nature,
" Prends pitié des pécheurs, car ils sont tes enfants.

S M. B.

Si, comme l'histoire le démontre, la longévité des empires est proportionnée à la pureté des femmes, le fondateur des royaumes de l'infini devait naître d'une vierge immaculée.

RAYMOND BRUCKER.

UNE FLEUR DE ROME

— *As-tu senti
le goût des éternelles amours ?* ”

Ceux qui ont lu *Fabiola* n'ont pas oublié la joie de sainte Agnès quand, de son cachot, elle entend le bruit des pas des soldats qui viennent la chercher pour la conduire à la mort.

— Écoutez, dit-elle, ravie, à Fabiola qui frémit et qui pleure, écoutez... N'entendez-vous pas?... Ce sont les témoins de mon mariage qui approchent... Ils viennent me conduire à mon Époux. ”

Le livre du cardinal Wiseman a popularisé, chez nous, cette jeune fille dont la radieuse figure a charmé tous les siècles.

Parmi les fronts auréolés, il n'en est pas de plus resplendissant, il n'en est pas de plus doux. Créature humaine, son nom signifie pureté. Parmi les bien-aimées du Christ aucune n'a effleuré la terre d'un pied plus léger, plus rapide. Amante idéale, elle n'est apparue que pour aimer, que pour mourir.

C'était à l'époque glorieuse et terrible des grandes persécutions. Maîtresse du monde entier, la vieille Rome travaillait à éteindre, dans le sang, le feu apporté par le Christ à la terre.

Elle y travaillait depuis trois cents ans, mais le feu inextinguible gagnait toujours.

Tout ce qui brille s'effaçait devant ce feu mystérieux : il faisait pâlir tous les amours et donnait aux jeunes filles la force de mépriser les délices de la vie pour voler aux tourments et à la mort.

Agnès appartenait à une opulente et noble famille. Sa beauté était ravissante. Le fils du préfet de Rome s'en éprit. Il offrit à la jeune fille des bijoux splendides et la supplia de l'accepter pour époux.

—Un autre possède mon cœur et ma foi, répondit-elle, repoussant les cadeaux. Ne te flatte pas de la pensée d'être jamais son rival.

Et, ravie en extase, au souvenir de son Bien-Aimé, elle se mit à louer ses perfections, à protester qu'elle l'aimait plus que son âme, plus que sa vie, et qu'elle serait trop heureuse de mourir pour lui.

Le Romain l'écoutait sans comprendre. Il la crut affolée de quelque autre grand seigneur. La jalousie s'empara de lui, une jalousie si sombre, si violente qu'il en tomba malade.

Touché de la douleur de son fils, le préfet se rendit auprès d'Agnès et la pressa de revenir sur sa décision.

—Je suis le préfet de Rome, dit-il, devant moi on porte les faisceaux. Si illustre que soit l'origine de ton fiancé, il doit céder à mon fils.

Le père essaya les mêmes refus que son fils et fut témoin des mêmes extases. Fort étonné, il voulut savoir le nom de celui qui inspirait un amour si extraordinaire.

—Seigneur, dit au gouverneur l'un de ceux qui l'accompagnaient, soyez-en sûr, cette jeune fille est chrétienne. C'est le Crucifié qui l'a ensorcelée.

LAURE CONAN.

(A continuer)

De l'Harmonie dans ses rapports avec la Religion

(Suite)

Voici que saint Grégoire le Grand donne au chant ecclésiastique ce mode grave et majestueux, expression si bien appropriée de l'adoration et de la supplication que les hommes doivent offrir à leur souverain maître. Quelles symphonies de l'art profane ont produit sur l'âme un effet propre à la calmer, à la purifier, à l'élever au-dessus de ce qui est

terrestre, comme cette mélodie si grandiose, si saisissante dans sa simplicité ! Entendez-vous le ministre de Dieu à l'autel ! C'est avec raison qu'il dit : *Suscum corda*. Il appelle les chœurs des séraphins et avec eux il chante l'hymne de la gloire du Seigneur, *hymnum gloriæ canimus*. On croirait en effet entendre les voix des vertus d'en haut—*superius ciuitates*—à ces accents solennels qui expriment l'adoration et la reconnaissance. Mais, en même temps, quelque chose de triste, de plaintif dans la modulation, indique qu'il y a là encore des soupirs de la terre. Lorsqu'on écoute, de l'oreille de l'âme, en même temps que de celle du corps, le chant de la préface, on est frappé de cette double expression de sentiments qui se confondent dans le cœur en une délicieuse et sanctifiante émotion.

Et quand avez-vous entendu une mélodie plus ravissante que celle de l'*Exultet* par lequel l'Église chante la résurrection du Seigneur ! Toute la tristesse de Jérémie n'est-elle pas passée dans le mode sur lequel, aux jours qui rappellent la mort du Christ, se répètent les lamentations du prophète des douleurs ! Et quel est celui qui n'est saisi de stupeur à ces accents du *Dies ira*, redisant la colère du Seigneur en face de la mort, effet de sa justice ?

Entendez-vous maintenant des chœurs nombreux, et, quelque fois, tout un peuple, redisant les accents du Roi-Prophète ! Comme tous les clans de l'âme vers Dieu trouvent là l'expression qui leur convient ! la tonalité de ces chants, malgré son uniformité, se prête à rendre tous les sentiments : la prière, la reconnaissance, l'amour sortant de tant de voix aux modes les plus divers, montent simultanément vers le ciel dans ces accents que l'on sent être agréables à Dieu, parce qu'on croit y reconnaître qu'il les a inspirés lui-même.

Ces chants religieux, ils ont été entendus depuis nombre de siècles dans les basiliques de Rome, construites avec les matériaux et sur l'emplacement des temples du paganisme : ils ont fait retentir les majestueuses colonnades, les immenses

nefs, et les voûtes élevées des églises du moyen-âge, formant une si belle harmonie avec leur sublime architecture : ils ont été répétés et le jour et la nuit dans des milliers de cloîtres par les voix les plus pures : ils ont accompagné la croix sur toute terre où elle a été plantée : leurs accents ont été mêlés au bruit des vagues mugissantes traversées par les missionnaires qui s'encourageaient, en les répétant, à aller faire connaître le Christ aux continents inconnus, aux îles perdues dans l'immensité de l'océan : le pauvre sauvage, qu'ils avaient enchanté et disposé à la foi, les a redits dans son humble cabane : il n'est pas de terre où ils n'aient été entendus : *in omnem terram erit sonus eorum*. Répétés partout, répétés chaque jour, ils ne lassent ni l'oreille, ni l'âme : leur beauté ancienne est toujours nouvelle : l'homme y trouve sans cesse l'expression de ses sentiments religieux, et Dieu une harmonie qui chante dignement sa gloire.

Ce n'est pas seulement le chant que l'Eglise veut employer comme expression du culte qu'elle doit rendre à Dieu. Elle sait le rôle religieux que la musique instrumentale a joué dans la loi antique : elle répète chaque jour la parole du psalmiste : *Laudate eum in tympano et choro : laudate eum in chordis et organo*.

Cependant, comme trop souvent les instruments de cet art, employés pour la satisfaction des passions humaines, en ont reçu une sorte de profanation, l'Eglise ne s'en sert qu'avec mesure. Mais elle a un instrument à elle, qu'elle a en quelque sorte créé, et qui est tout à fait propre, quand il est touché sous son inspiration, à glorifier le Seigneur. A raison de sa conformation et de sa grave et solennelle beauté, le monde n'a pas été capable de le retirer du sanctuaire pour le faire servir à ses concerts profanes. Il est là dans le temple, mêlant ses grandioses accents à la prière et au sacrifice, et les élevant vers le ciel avec la fumée de l'encens, et les aspirations de la piété des fidèles. A ses majestueux accords, l'âme est saisie : elle sent qu'elle est devant Dieu pour adorer et

prier ; en vain elle est entrée avec le cortège des soucis, des agitations, des affections terrestres : la gravité des modulations qu'elle entend, leur expression religieuse, la forcent de se recueillir. L'âme elle-même est une lyre dont les cordes doivent vibrer sous l'action des doigts divins : quand ses facultés, d'accord entre elles, s'unissent pour glorifier le Seigneur, elle fait entendre un hymne dont la beauté l'emporte incomparablement sur toute mélodie matérielle. Dans le temple, les vibrations de l'orgue la font frémir : elle se met en unisson avec elles, et elle prend les sentiments religieux dont elle entend la mélodieuse expression. Quels sentiments divers l'instrument sacré n'excite-t-il pas dans les cœurs ? Quand ses mélodies douces, pieuses, dans un mode qui pénètre au fond de l'âme, se font entendre seules à l'élévation ou à la bénédiction du Saint Sacrement, ou qu'elles s'unissent au chant de *l'Ave Verum* ou du *Tantum ergo*, un grand calme se répand dans les cœurs : on s'attendrit, la piété se ranime : on entre en communication avec le Dieu présent sur l'autel, et les larmes d'une sainte émotion coulent des yeux. Mais quand, pour accompagner le chant solennel de la reconnaissance, le *Te Deum* ou les autres cantiques d'allégresse de l'Eglise, l'orgue déploie sa puissance, met tous ses jeux en exercice, fait résonner dans toute sa force sa grande et majestueuse voix, en s'unissant aux accents de tout un peuple réuni dans l'enceinte sacrée, alors son souffle puissant soulève tous les cœurs, exalte tous les sentiments, redouble l'enthousiasme religieux, et fait de cette harmonie des sons et des âmes un prélude du concert où se redira l'éternel hosanna des cieux.

MGR. J. S. RAYMOND.

(A continuer.)

PENSÉES

Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui nous reste à faire ? Croyez-vous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous : arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devait jamais arriver.

MASSILLON.

* * *

O mon Sauveur ! qui pourra comprendre la stupidité de l'esprit humain !... une bagatelle m'arrête, je m'amuse à perdre le temps par lequel je puis gagner l'éternité.

MALEBRANCHE.

* * *

Cette liberté que prend la mort d'interrompre la fortune doit consoler de n'être pas au nombre des heureux.

MME. DE SÉVIGNÉ.

* * *

C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède, et qu'on puisse s'y attacher sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

PASCAL.

* * *

Ce que je sais, ô mon Dieu, non point avec doute, mais avec certitude, ce que je sais, c'est que je vous aime ! Votre parole a frappé mon cœur et soudain je vous ai aimé. Le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ne me disent-ils pas aussi de toutes parts, ne crient-ils pas sans cesse à tous qu'il faut vous aimer ? Mais celui-là dont il vous plaît d'avoir pitié entend seul ce langage.

SAINT AUGUSTIN.

LEGENDE DE L'ENFANT JESUS

LES DEUX PETITS SERVANTS DE MESSE

Dans une chapelle écartée, tout au fond dans une niche enguirlandée, se tenait une belle Madone avec L'ENFANT JÉSUS dans ses bras. Un enfant Jésus tout en marbre qui, cependant, semblait sourire.

— " Oh ! " dit un jour Rodrigue, " nous sommes tout seuls et ce petit enfant qui nous regarde voudrait peut-être jouer avec nous ! Si nous l'invitions ? " — " Oui, oui, reprit Luis, mais sa maman, le voudra-t-elle ? "

Et tous deux tenant en main leur calotte rouge et s'inclinant comme les pages du roi don Sanche : — " Belle Senora, voulez-vous nous prêter votre fils ? Il doit languir toujours dans vos bras : nous le ferons jouer, " reprit Luis. — " Nous l'aimerons bien, " ajouta Rodrigue.

Et la Vierge, ô merveille ! se pencha, ouvrit ses bras divins et déposa à terre le fils de Dieu. " Jouons, " dit Jésus aux deux servants de messe. Eux, les pauvrets, plus innocents que l'agnelet sur le flanc de sa mère, ne connaissaient ni statues, ni miracles.

Tout bonnement donc, prenant le bon Jésus par la main, ils dirent aussi en secouant leurs blonds cheveux : " Jouons ! " Leurs doigts mignons s'entrelacèrent, et les saints venaient au bord du paradis pour voir leur ronde gentille.

On faisait bien d'autres jeux : l'enfant de la belle Dame les savait tous. Il forma avec de la terre de petits oiseaux, puis il souffla dessus, les oiseaux s'envolèrent. Rodrigue et Luis en voulurent faire autant : mais leurs oisillons n'eurent garde de partir. " Dis-nous ton secret, petit ami, " demandaient les enfants à Jésus.

— " Revenez demain, " répondit en s'élançant dans les bras de sa mère le gracieux Fils de Marie.

Les deux jumeaux ne parlèrent pas à Frère Bernard de leur charmante aventure, ils croyaient que c'était le train du

monde. Pourtant, ce jour-là ils furent encore plus sages et il leur parlait bien d'arriver au lendemain.

Et quand la voix grave et douce de l'instituteur leur dit : " Enfants, allez déjeuner, " ils s'élançèrent vers le lieu de leurs ébats comme deux faons que la biche appelle.

L'enfant du ciel, cette fois, les attendait, il leur donna à chacun un baiser et, sous cette ineffable caresse, sans qu'ils sussent pourquoi, leurs petits cœurs parurent se fondre.

" Veux-tu manger avec nous ? " dit Rodrigue. " Nous partagerons notre pain, nos œufs, nos oranges. " — " Je le veux bien, répond le fils de Dieu, et de ses dents de marbre, qui étaient devenues de jolies dents d'ivoire, il mordait dans le pain mollet.

" Venez tous les jours, " disait-il à ses camarades, " nous déjeunerons, nous nous amuserons. " — " Tu n'étudies pas toi ? " — " Je sais tout : " ils entendirent sans comprendre, mais tous les jours ils revenaient.

Et F. Bernard s'étonnait de la sagesse et de la grâce croissantes de ses pupilles, leurs voix devenaient une musique, leurs yeux, des diamants qui reflétaient leurs âmes : leur modestie avait un charme qu'on ne pouvait définir.

Mais le bon moine ne savait rien des entrevues de la chapelle.

Pourtant le diable noir voulut souffler sur ces âmes blanches, non pas le mal — Notre-Seigneur ni sa mère ne l'eussent pas permis — mais une ombre d'avarice et de mécontentement.

Un jour donc que les enfants s'en retournaient chez leurs parents par le sentier fleuri, ils devisaient, froissant sous leurs pieds les herbes folles et cueillant des mûres dans les buissons.

Ils parlaient du F. Bernard, des messes qu'ils avaient servies, de la chèvre blanche qui les attendait sur le seuil de la maison, ils parlaient surtout de leur compagnon mystérieux. " Frère, disait Luis, ce bel enfant, qui vient avec nous chaque jour, doit avoir aussi une belle maison, une chèvre

blanche, un père qui travaillé pour le nourrir : et sa maman et lui doivent quitter quelquefois la grande niché :

— Je crois, reprit Rodrigue, qu'il a un père bien grand, qui travaille beaucoup et qui est peut-être un roi. il me disait hier : " Tu viendras dans le royaume de mon père. " Tu sais hier lorsqu'il ouvrit la porte sans la toucher, et qu'il alla chercher dans son tablier de l'eau à la fontaine ? — S'il est riche et si son père est roi, pourquoi ne porte-t-il jamais son déjeuner ? Sa maman pourrait bien lui donner quelquefois des œufs et de belles oranges. — Il faut le lui demander, frère !

— Mais comment le lui dire ? — Oh ! j'aimerais mieux lui donner tous mes œufs durs et mon pain blanc plutôt que de le fâcher. — Une idée, frère, il faut en parler au F. Bernard. — Oui demain. — Et les innocents s'endormirent sans que leur âme blanche fût ternie : leurs bons anges faisaient la nique à Satan.

Le lendemain ils marchaient bien vite dans les doux sentiers qui mènent au couvent. Ils eurent quelques distractions en servant la messe. Je crois même qu'une fois ils répondirent *Ora pro nobis* pour *Deo gratias*. ce qui surprit beaucoup F. Bernard. Et, quand ils furent assis sur le banc de l'école, ils n'écoataient guère leur leçon : l'instituteur s'en aperçut. " Qu'avez-vous ? — O père, nous voudrions vous demander un conseil ? " Il crut que le monde déjà les attirait vers ses voies et ses grands chemins : il trembla pour ses mignons. — Qu'avez-vous ? répéta-t-il, en faisant un grand signe de croix. — Une peine, père. — Quoi donc ? le bon carleur serait-il malade, ou la petite sœur Dolorès ou votre mère Pepita ? — Ils vont tous bien, père, jusqu'à Chora, la chèvre blanche. Mais voici : le petit de la belle Madone chez qui nous allons déjeuner vient chaque matin jouer avec nous. — *Sancta Maria*, s'écria le moine en baisant une image de la Vierge *Dei Pilar* qui pendait à son rosaire, l'Enfant-Dieu joue avec vous ? — Oui, père, répondirent ensemble les innocents, mais il

mange de notre pain, de nos œufs durs et de nos fruits et jamais il ne nous en apporte. — O simplicité des cœurs naïfs ! ajouta le père joignant les mains d'admiration, vous aimez, Seigneur, à habiter parmi les simples. — Eh bien, mes enfants, que voulez-vous de cet enfant, mes anges ? — Nous voudrions qu'il nous donnât du pain pétri par les mains de sa mère, des fruits du verger de son père ; nous ne savons comment le lui demander. Le saint religieux se recueillit, adora la bonté divine, puis il dit aux petits servants :

— Ecoutez bien : quand cet enfant viendra vous réclamer une part, répondez-lui : Seigneur, vous venez vivre à nos dépens, et jamais vous ne nous apportez rien, pas même une miette de pain ; de grâce, montrez-vous un peu plus généreux. Vous devriez nous inviter une fois, avec le frère Bernard, à la table de votre père. — Père, nous dirons ainsi, mais pas demain, de peur de nous tromper. Et, pendant huit jours, ils répétèrent, en cheminant, les leçons du frère Bernard.

Le doux Jésus ne manquait pas de revenir tous les matins, il comprenait bien que les petits avaient un secret, mais il ne les questionnait pas : eux lui faisaient part de leur déjeuner avec bonne grâce. Enfin, le discours étant bien appris, ils s'enhardirent, et, au bout de huit jours, tandis que l'Enfant-Dieu descendait gaiement, ils lui firent tout droit la commission.

Le bel enfant eut un sourire qui ressemblait au rayon du soleil sur les feuilles de saule argenté : " Oui, oui, dit-il, mes petits frères, je vous invite avec le P. Bernard : je vous attends tous trois à la table de mon père le jour de l'Ascension. Courez l'annoncer à votre maître pour qu'il y pense et que tout soit prêt. "

Tout en courant, ils se demandaient si la maison de leur ami était bien loin ; s'il faudrait seller la grande mule du couvent pour y arriver ; si ce royaume ne se trouvait pas près du pays des Maures, des Maures dont ils avaient peur.

Frère Bernard, lui, comprit que le bon Dieu voulait les

faire aller au paradis. Pour monture, il choisit la contrition de ses péchés et les ailes de l'amour divin. Dans une sainte pamoison, il alla se jeter aux pieds du moine, son confesseur. Il lui conta les célestes merveilles, lui désigna le frère qui devait après lui prendre soin de l'église et des sacrés autels, et se noya dans les pleurs de l'amour et de la pénitence. Rentré dans sa cellule, il salua la tête de mort comme une fiancée et il ne parlait aux petits qu'en regardant au ciel. Les enfantelets étaient tristes cependant, car le fils de la belle dame ne quittait plus les bras de sa mère, ils craignaient l'avoir fâché :

“ Petit Seigneur, ” disait Rodrigue, “ venez, nous danserons. ” L'enfant Jésus restait de marbre. — Peut-être qu'il se repose pour mieux jouer chez son père, pensait Luis : quand donc irons-nous ?

La veille de l'Ascension arriva. Ce jour-là, F. Bernard fit grâce aux petits de leur leçon, ses yeux ne quittaient pas le ciel, et eux doucement lui disaient : “ Père, que cherchez-vous là-bas dans l'azur profond ? ” — Sur le midi il les baisa tendrement et les congédia : “ Allez vers votre père et votre mère et demain revenez : c'est le jour du grand banquet. ” De leurs lèvres roses ils effleurèrent sa robe blanche et partirent. L'ange du sommeil ferma leurs paupières et dans leurs rêves ils se crurent au firmament jouant avec de beaux séraphins parmi les étoiles. F. Bernard y était aussi et, devant Dieu, disait la messe. Le matin ils partirent joyeux. Pepita les serra sur son cœur avec transport, et, je ne sais comment, le père posa sur eux la main et les bénit. — Nous reviendrons ce soir, dirent-ils, nous allons jouer chez l'enfant de la belle Dame. ” Le regard des parents ne pouvait se détacher de leurs ombres gracieuses qui bientôt se perdirent à travers les hautes herbes.

“ Femme, si Dieu nous demandait nos enfants, ” fit le père. — Ils sont si purs qu'ils seraient mieux dans le paradis que sur la terre, répondit la mère. Ils se signèrent et rentrèrent dans leur demeure.

Le jour commençait radieux, semblable à celui qui brilla quand le Fils de Dieu, ressuscité du tombeau, s'éleva des sommets du Thabor sous les yeux éblouis des apôtres et retourna vers son père céleste.

Dans la ville de Santaren tout prenait un air de fête, les cloches des diverses églises sonnaient à toute volée : au détour des rues on voyait des hommes aux costumes bigarrés, des femmes, la tête encadrée de la seyante mantille, allant porter aux pieds des autels le doux encens de la prière. Des enfants couraient d'une maison à l'autre, tenant des oriflammes et chantant l'hosannah comme au jour d'un triomphe. On vendait aux coins des places des images de Jésus dans sa gloire, peintes, sculptées : il y en avait même en sucre.

Dans quelques chapelles on représentait les mystères du jour : le Christ montant vers les nuées : les apôtres consternés, ébahis : la Vierge à la fois ravie et dolente.

Nous avons laissé nos petits servants de messe sur le chemin fleuri : ils étaient pensifs et ne songèrent pas à courir après les papillons : les anémones, aux pétales de pourpre et au cœur d'or, ne les charmaient plus. On eût dit que déjà ils respiraient les parfums d'une autre terre.

Et Luis : " Il doit y avoir, chez le fils de la madone, de plus belles fleurs que les nôtres. " Et Rodrigue : " Oui, des fleurs qui ne se fanent pas et un soleil qui luit sans cesse. Nous pourrions y demeurer toujours, frère. " — " Et nos parents, Luis ? "

— Si le bel enfant le voulait, nous les viendrions chercher : père carderait de la blanche laine pour la robe de la grande Sénora et la mère, de ses doigts légers, la tisserait et la broderait d'étoiles et de beaux papillons bleus, tandis que nous jouerions avec notre doux ami, nous. Il faudrait aussi que frère Bernard fût là et que nous pussions lui servir la messe. " Ils arrivèrent ainsi au monastère au moment où le carillon jetait dans les airs l'heureuse nouvelle de l'Ascension du fils de Dieu. F. Bernard, le visage radieux, les attendait.

“ Allez servir toutes les messes, puis venez me trouver, nous irons ensemble au festin. ” Ils commencèrent par celle du P. abbé; en tout ils en servirent dix et n'eurent pas de distractions.

Alors reparut le saint moine couvert d'une aube de riche dentelle et d'une chasuble d'or. Il leur fit revêtir leurs plus belles soutanes, leurs plus beaux surplis : il mit dans leurs mains des clochettes d'argent et, marchant devant, il les conduisit à la chapelle où se trouvait la grande niche.

Les enfants furent éblouis. Des tapis empruntés au sanctuaire ornaient tout le tour des murs : au-dessus, des guirlandes s'enroulaient formant des cœurs, des croix, des couronnes : le sol était jonché de marguerites et de blanches jonquilles. Sur l'autel, une nappe aux nobles festons, des candélabres à six torches, un missel donné par N. S. P. le Pape, un calice aux faces d'émail ravissaient l'attention. Et tout en haut, sous les fleurs et les gerbes de lumières, couronnés d'émeraudes et de rubis, Jésus et la madone présidaient. Ainsi F. Bernard avait préparé la salle pour le royal banquet. Les trois cœurs battaient à l'unisson, comme trois ressorts d'une horloge : une messe, comme il ne s'en dit pas souvent sur la terre, allait commencer.

“ *Introibo*, ” dit le prêtre, puis il récita le *Confiteor* et, dans cette ardente oraison, il acheva de purifier dévotement son âme. Les innocents frappaient leur poitrine pour les péchés qu'ils n'avaient pas faits. Le célébrant monte les degrés de l'autel. *Introibo* — c'est maintenant qu'il rentre dans l'éternité du Seigneur et dans les mystères de son tabernacle. la messe se poursuit dans une sainte ferveur.

A l'offertoire, P. Bernard après avoir présenté JÉSUS-CHRIST à son père, s'offre lui-même avec les deux petits. Au *Sanctus*, les clochettes d'argent se mirent à sonner toutes seules, chantant : “ allons au ciel, allons au ciel ! ” Quand eut lieu la consécration, trois anges accompagnèrent Jésus jusqu'à l'hostie, puis chacun de ces anges vint marquer d'une auréole le front du moine et des petits.

Au moment où il communia, Bernard dans une extase fut soulevé au-dessus de la terre, il crut que c'était le bienheureux départ. Les enfants s'élevèrent aussi, ces blonds chérubins. Peu à peu tous trois reprirent pied, mais leurs âmes se trouvaient si suavement rassasiées qu'une nourriture terrestre ne leur était pas possible : l'éternité déjà les enveloppait.

Le sacrifice s'acheva grave et solennel : les clochettes d'argent chantaient toujours. Bernard descendit les marches et, entre les deux innocents, la face tournée vers l'autel, prêt à s'incliner, il regarde tendrement la Madone et le bel enfant.

Heureusement ! La Madone se leva et, pendant que les trois têtes se penchaient dans une adoration suprême, Jésus descendit, ferma leurs yeux et reçut leurs blanches âmes. . . .

Les clochettes d'argent ne chantaient plus. Mais les anges entonnèrent un cantique pour accompagner F. Bernard et les deux petits servants de messes que le Fils de Dieu menait au ciel.

Leurs chastes corps, semblables à trois fleurs plantées en terre, demeurèrent à genoux sur le marchepied : les deux enfantetelets comme deux lis inclinés, le saint moine pareil à une rose que le sang du Christ empourpre.

Une heure sonnait après-midi. La chapelle était toujours parée, la cire se fondait aux grandes torches, les corps des bienheureux se tenaient toujours à genoux. La communauté n'avait pas vu paraître F. Bernard au réfectoire. Tous les moines vinrent, suivant la coutume, dire grâces à l'église : la magnificence extraordinaire de la chapelle les attira.

Voyant le saint Frère et les deux innocents prosternés, ils les crurent en oraison, mais les heures passaient, les grandes torches ne brûlaient plus et les trois corps se tenaient immobiles. Le père abbé s'approcha pour les toucher, les croyant endormis. O surprise ! il trouva sur leurs lèvres la trace du baiser de la mort ! Les Frères se regardaient tout surpris, lorsque s'avança le confesseur de Bernard.

Maintenant que le miracle est consommé, il pouvait dévoiler, dans tous ses détails, la sainte confiance, il le fit en termes touchants. Tous pleurèrent, tous bénirent Jésus l'aimant des âmes candides.

On plaça ensemble sous une dalle de la chapelle les trois corps des bienheureux. Longtemps on entendit des voix d'anges autour du pieux tombeau, et les fidèles qui vont s'y agenouiller assurent qu'on respire en ce lieu un parfum de lis et de rose.

L'Enfant-Dieu et la Madone sont toujours dans la grande niche : mais, depuis cet événement, on n'a plus vu la Vierge sourire, ni Jésus s'élançer de ses bras.

Sans doute qu'ils n'ont pas rencontré des cœurs aussi purs que les cœurs de ces innocents que l'on appelait : *les petits servants de messe*.

LE DE PROFUNDIS

Le fait suivant est rapporté par un savant Jésuite italien, autrefois du collège de Georgetown.

— Il y a une vingtaine d'années, j'accompagnais quelques membres éminents de notre Compagnie, mandés à Rome pour des affaires importantes. Les Pères portaient des documents précieux et, outre l'argent nécessaire pour le voyage, les contributions du denier de saint Pierre dans leurs différentes provinces. Nous avions à traverser les Apennins que nous savions infestées par des bandes de brigands. Aussi fut-il résolu que nous mettrions notre voyage sous la protection des âmes du purgatoire, en récitant, à chaque heure, le *De profundis*.

Notre conducteur, homme honnête et sûr, se nommait Luigi.

Nous primes tous place dans la même voiture et convin-

mes, avec le cocher, qu'à la première apparence de danger, il nous avertirait en frappant trois coups bien distincts sur le dessus de la voiture.

Durant la journée, le voyage fut heureux — sans le moindre incident. Le soleil venait justement de se coucher quand nous atteignîmes le sommet d'une haute montagne. L'air était frais, le paysage d'une sauvage grandeur et chacun de nous était absorbé dans ce qu'il en pouvait apercevoir, quand trois coups sinistres nous firent tressauter. Nous n'eûmes pas le temps de faire aucune question. Luigi allongeaît aux chevaux des coups terribles... Leur premier élan avait failli nous jeter hors de la voiture et nous filions à toute vitesse.

Nous regardâmes. À droite et à gauche de la route, une douzaine de bandits, armés jusqu'aux dents, se tenaient prêts à tirer. Mais — chose étrange — tous restèrent immobiles comme des statues tant que nous pûmes les apercevoir.

Aucun de nous n'avait encore rompu le silence, quand enfin Luigi arrêta ses chevaux, tout blancs d'écumme et hale-tants à faire croire qu'ils ne pourraient plus jamais respirer naturellement.

— Que Dieu et Notre-Dame soient loués ! cria Luigi faisant le signe de la croix. C'est un miracle !... Oui, Pères, c'est un vrai miracle que nous ne soyons pas morts.

— C'est vraiment une protection bien spéciale de la divine Providence, dit le supérieur, et il faut en remercier Dieu de tout notre cœur. . . .

— Je vous dis, interrompit Luigi, que ces hommes sont d'affreux brigands : jamais je n'ai vu de mines plus féroces.

— Alors, reprit le supérieur, aussitôt que les chevaux seront un peu remis, il vaudrait mieux nous remettre en route.

Ce fut l'avis de notre cocher. Les chevaux semblaient épuisés, mais il les jugea capables de nous conduire où nous devons passer la nuit, le chemin étant en pente douce.

Environ deux ans plus tard, étant encore à Rome, je fus chargé de préparer un condamné à mort.

—Il a l'air d'un désespéré, me dit le géolier.—Je visitai plusieurs fois le prisonnier. Il semblait toujours content de me voir, mais ne se décidait pas à se confesser. Mais il aimait à narrer les aventures de sa vie de brigand et, pour le gagner à Dieu, j'écoutais ses récits. Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre un jour me raconter le fait que je viens de rapporter, et me décrire comment lui et ses compagnons, lorsqu'ils allaient saisir notre voiture, avaient senti leurs mains retenues par une invisible et invincible puissance. Je lui dis que j'étais un des voyageurs si miraculeusement protégés et lui fis connaître notre promesse de réciter, à chaque heure, le *Te profundis* pour les âmes du purgatoire, lesquelles avaient sans doute ainsi reconnu notre charité. Il tomba à genoux, pleura longtemps et, finalement, me demanda pardon d'avoir voulu m'assassiner.

Je le préparai à sa terrible fin et je crois qu'il mourût en paix avec Dieu.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Patronne des adorateurs du Précieux Sang.

“ Dans le sang
vous trouverez le feu ”

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Suite)

Quand elle apprenait qu'une âme sainte avait quitté la terre, elle en éprouvait une grande joie, et, songeant qu'un jour elle aussi s'en irait de ce monde, elle trouvait une singulière douceur à ensevelir les morts.

L'épouse du Christ languissait d'amour, dit son vieux biographe.

Ne pouvant posséder son bien-aimé Seigneur dans la

gloire, elle cherchait dans l'Eucharistie une consolation aux ennuis de son exil et, avec la permission de son confesseur, elle se mit à communier tous les jours. Mais la communion l'inondait d'une joie si vive, si enivrante, que les fonctions vitales en furent étrangement modifiées.

La nourriture lui devint inutile ou plutôt nuisible et les aliments, lorsqu'elle essayait d'en prendre, lui causaient d'atroces souffrances.

Cet état extraordinaire parut d'abord alarmant. Ses parents, ses amis, eurent à une illusion et son confesseur, le P. Thomas della Fonte, lui ordonna de prendre chaque jour de la nourriture.

Elle obéit comme elle faisait toujours et, malgré les terribles souffrances qui en résultaient, elle persévéra à essayer de manger. Mais ces efforts la réduisirent à toute extrémité.

Alors elle fit appeler son confesseur et lui dit :

— Mon Père, si, par l'excès du jeûne, j'étais en danger de mort, ne m'ordonneriez-vous pas de manger ?

— Oui, très certainement, répondit le religieux.

— Mais n'est-il pas aussi mal de s'exposer à la mort en mangeant qu'en jeûnant. Si donc vous voyez, par les nombreuses expériences dont vous avez été témoin, qu'en prenant de la nourriture, je me tue, pourquoi ne me défendez-vous pas de manger, comme vous me défendriez de jeûner, si le jeûne m'exposait à la mort ?

Le religieux ne trouva rien à répondre et, la voyant vraiment réduite à la mort, finit par lui dire :

— Ma fille, agissez selon les inspirations de l'Esprit-Saint. Je vois que les règles ordinaires ne sont pas pour vous.

Le jeûne absolu rendit bientôt à la jeune fille toutes ses forces.

Mais, alors comme aujourd'hui, il existait une foule d'âmes charitables toujours préoccupées de leur prochain, et les bruits les plus divers ne tardèrent pas à courir dans la ville sur le

compte de Catherine. Sa vie miraculeuse devint, pour les bons eux-mêmes, un sujet de scandale. "Eux qui étaient dans la vallée, dit le B. Raymond, voulurent juger de ce qui se passait sur le haut de la montagne."

Il est impossible de dire tout ce qu'elle eût à souffrir à ce sujet.

Ceux qui se croyaient éclairés lui opposaient les règles de la vie spirituelle qui défendent toute singularité; ils lui alléguaient les exemples de Notre-Seigneur qui avait bu et mangé.

D'autres disaient que c'était une feinte pour se faire remarquer. On la traitait d'hypocrite, assurant qu'elle faisait bonne chère en secret.

A ces propos, Catherine répondait avec son inaltérable douceur :

—En punition de mes péchés, Dieu m'a envoyé cette étrange infirmité qui fait que je ne puis manger, sans m'exposer à la mort : mais je ne vois pas en quoi cela peut vous offenser.

Cependant, pour adoucir les esprits, elle prit le parti d'aller, chaque jour, se mettre à la table commune. Elle mâchait quelques herbes, n'en prenant que le suc, sans jamais les avaler et buvait un peu d'eau. Mais, l'estomac ne digérant absolument rien, il lui fallait ensuite rejeter le peu qu'elle avait pris, ce qui lui coûtait toujours d'atroces souffrances et souvent d'abondants vomissements de sang.

Ce martyre dura toute sa vie et ne fut pas ce que son état miraculeux lui valut de plus cruel. A mesure que sa merveilleuse abstinence se prolongeait, son désir de la communion s'enflammait. Lorsqu'elle était privée de ce pain de délices —sa seule nourriture—la vie semblait l'abandonner.

Or, à cette triste époque, la communion fréquente n'était pas en usage. Les personnes les plus pieuses ne communiaient guère qu'à Pâques —aux grandes fêtes tout au plus. —

La communion quotidienne de Catherine, les faveurs extraordinaires qu'elle y recevait étaient donc un sujet de graves discussions. On criait à la présomption, à l'irrévérence, on traitait la jeune fille d'hallucinée.

Son confesseur la soutint fermement. Mais plusieurs des *Montellati* influencèrent le prieur de saint Dominique et le directeur des tertiaires. On retira à Catherine son confesseur et elle n'eut plus la permission de communier que de loin en loin. Et alors, sous prétexte que sa tenue troublait et scandalisait les assistants, on lui ordonnait de finir promptement ses prières et de sortir de l'église. Et comme elle ne pouvait communier sans être ravie hors de ses sens et rester absorbée dans l'extase, il lui arriva plusieurs fois d'être traînée hors de l'église et jetée brutalement sur le pavé où des passants eurent la lâcheté de la frapper du pied.

Aux regards des anges, dit l'un de ses historiens, c'est sûrement ici la plus belle page de la vie de sainte Catherine. Il a certes été donné à bien des âmes saintes de participer aux souffrances du divin martyr, mais bien peu eurent le privilège de partager à ce point ses humiliations.

LAURE CONAN.

(À continuer)

LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG. — L'abonnement à cette publication étant toujours daté du jour même où l'on s'abonne, les personnes qui voudraient se pourvoir des six premiers numéros devront envoyer 50 cts. Si l'on ne désire que l'un ou l'autre de ces numéros, on voudra bien expédier 10 *centims* à

LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG.

Monastère du Précieux Sang.

St Hyacinthe,

Canada

ACTIONS DE GRACES

On nous écrit ce qui suit :

“ Un ouvrier, tombé sur les rochers d'un échafaud où il travaillait, a été guéri de ses terribles souffrances en faisant usage de vos petites images du crucifix. Auriez-vous la bonté de publier ce fait dans *La Voix du Précieux Sang* ! ”

* * *

Plusieurs autres personnes ont obtenu de grandes grâces par les mérites du Précieux Sang. Que nos fervents *Deo gratias* les aident à remercier Notre-Seigneur.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

QUARANTE-HEURES. — Nos Quarante-Heures diocésaines s'ouvriront à 6½ h. le 1er janvier. Nous ne cesserons de prier, durant ces Heures, à toutes les intentions de nos amis et bienfaiteurs, parmi lesquels figurent tous nos abonnés. Ces Quarante-Heures sont nos ÉTRENNES A NOS AMIS.

* * *

PERSÉCUTION. — Les *Missions catholiques de Lyon*, France, ont reçu une dépêche de l'évêque de Hoo-Pe, dans la Chine centrale, annonçant qu'une violente persécution a éclaté contre les chrétiens dans la province de Se-Chuen et qu'un grand nombre de catholiques ont été tués.

* * *

UNE PREMIÈRE MESSE. — Cette année pour la première fois, le saint sacrifice de la messe a été offert sur un point de l'extrême nord du continent américain, où, jusqu'à présent, aucun prêtre n'était parvenu. Une lettre du R. P. Lefebvre, oblat de Marie Immaculée, fait part à Mgr Clut, évêque d'Arindèle, de cet heureux événement.

“ ...J'éprouvais une bien douce satisfaction, en foulant, pour la seconde fois, ce sol ignoré, avant moi, de tout missionnaire, et en offrant le saint sacrifice de la messe chaque matin. Je n'essaierai pas de vous dire l'émotion que je res-

sentais pendant ces précieux moments. A mesure que je m'approchais de la mer, je me disais : " C'est la première fois que le divin Crucifié daigne honorer de sa présence ces plages lointaines et encore soumises à l'infidélité. Puisse-t-il, comme à son entrée en Egypte, sinon y renverser toutes les idoles, du moins chasser à jamais de ces lieux les démons qui en sont les seuls maîtres ! "

" Avec quelle ferveur, n'ai-je pas prié le divin Sauveur à cette intention ! "

* * *

FEMME FORTE.—Nous lisons dans une revue française : " On a eu la confirmation récente que la princesse Hélène, fille du comte de Paris, après avoir consulté Léon XIII, a refusé de devenir l'héritière du trône de la Grande-Bretagne, plutôt que de se faire hérétique. Elle aurait rejeté, pour les mêmes raisons, les avances du tsarwitch, héritier de toutes les Russies. "

* * *

VOCATION RELIGIEUSE D'UNE PRINCESSE.—Le noviciat des religieuses franciscaines d'Aix-la-Chapelle a reçu la princesse Marie d'Isembourg, fille du prince d'Isembourg et de l'archiduchesse Marie-Louise, sa femme. La princesse est née le 24 juin 1878. Elle retrouve dans une des cellules de ces humbles religieuses franciscaines une autre princesse, sa cousine, la princesse Françoise de Loewenstein-Wertheim.

PUBLICATION REÇUE. — Nos sincères remerciements à " Jean des Erables " pour son intéressant PETIT ALMANACH POPULAIRE, pour 1895. Nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs, car il fera du bien partout où on le lira.

Il importe que toute communication concernant *La Voix du Précieux Sang* soit adressée comme suit :

" LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ",

St Hyacinthe, P. Q., Canada.

PRIÈRES SOLLICITEES

1. Une personne que la jalousie rend bien malheureuse ; plusieurs affaires difficiles : de pauvres pécheurs : des malades : toutes sortes de nécessités spirituelles et temporelles.

2. Des familles opulentes à qui il ne manque que le bonheur : des épouses, des mères de famille, des sœurs aimantes qui nous disent : " Nous donnerions tout ce que nous possédons pour obtenir *telle grâce de conversion.* "

3. Surtout, recommandons à Dieu les PAUVRES : ceux qui ont faim, qui ont froid, qui grelottent sous leurs haillons. . . recommandons-les aussi aux riches, à tous ceux qui peuvent donner. . . Et Jésus donnera à son tour ! :

PRIONS POUR LES DÉFUNTS : spécialement pour SIR JOHN THOMPSON, décédé en Angleterre. M. CLAUDIO JANNET, décédé à Paris : le Révd. P. OUELLETTE, S. J. décédé à Montréal ; M. P. E. SAVOIE, décédé à Ste. Marie de la Beauce : M. ALEXIS RICHER, de St. Hyacinthe : M. WILLIAM BABIN, de Lévis : MME. J.-BTE OUELLETTE, de St. Augustin : M. LOUIS GRAND-CHAMP, de St. Cuthbert : MME. VVE. JOS. ED. CASALT, de St. Thomas de Montmagny : MME. L. A. DLROME, décédée à Joliette : M. ARSÈNE PICHER, et MME. FERD. CARRIER, décédés à Québec : et pour notre chère Sr de l'IMMACULÉE CONCEPTION, (Helen Devlin) décédée en notre monastère de St. Hyacinthe.

Pour toutes ces fins, disons et redisons :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Marie, Mère du Christ, priez Jésus pour nous. Ainsi soit-il.

40 jours d'indulgences.

† L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG

— OU —

LE LIVRE DES ELUS.

Nous voici de plus en plus à l'époque des témoignages tangibles d'amitié et de reconnaissance.

Ceux de nos amis, bienfaiteurs et abonnés qui aiment Jésus et son Sang Précieux, auraient-ils l'inspiration de saisir cette circonstance pour nous aider à faire connaître et aimer, de plus en plus, Jésus et son Sang précieux ?—En achetant le livre que nous leur offrons aujourd'hui, ils arriveraient à ce résultat, en même temps qu'ils rendraient un hommage personnel à la première effusion du Sang de Jésus, et feraient à la communauté une . . . PRÉCIEUSE ÉTRENNE.

Le PRIX varie selon la qualité de la reliure.
RELIURE ORDINAIRE : 60c, 70c, 85c, \$1.00, \$1.35.
RELIURE de luxe : \$2.00, \$2.50, \$3.00.

Nouveau petit livret : Cinq Premières Feuilles, cueillies sur l'Arbre de Vie. Prix : 8 CENTIMS.

Enfants-Jésus.

En cire : \$15.00, \$18.00, \$20.00.

En plâtre : 75c, \$1.00, \$1.50, \$2.50.

(Les frais de transport non compris.)

Sur petites et grandes cartes en ivoirine : depuis 10c jusqu'à \$1.00,—frais d'expédition compris.

☆☆☆☆
☆☆☆☆

